

# MICHEL VANDEVELDE & fABULEUS

Paradise Now (1968-2018)

**KAAI**  
**THEATER**

25/10 20:30 | KAAITHEATER

DANSE / PERFORMANCE | 80 MIN | EN NÉERLANDAIS, FRANÇAIS ET ANGLAIS

en français

Avignon, juillet 1968. La première du légendaire *Paradise Now* de la compagnie The Living Theatre. Les acteurs tentent de déclencher une révolution en sensibilisant le public. Il s'agit d'un trip extatique censé mener à un nouveau vivre-ensemble. Leur révolution n'est pas uniquement politique, mais aussi spirituelle et s'inspire du *Yi Jing* chinois (Livre des Changements), du hassidisme et de la kabbale. La relation entre individu et collectivité est au cœur de leurs préoccupations.

Bruxelles, mai 2018. Michiel Vandeveld et une nouvelle génération de très jeunes gens partent à la recherche de ce qui subsiste de l'héritage de Mai 68. De nouvelles perspectives d'avenir se profilent-elles lorsque ces derniers balayent un demi-siècle d'histoire dans une chorégraphie effrénée d'images iconiques ?

- L'artiste en résidence au Kaaithheater Michiel Vandeveld est actif en tant que chorégraphe et curateur. Le Kaaithheater a présenté quasi toutes ses créations. Le fil rouge qui les traverse est un activisme politique et artistique. La saison précédente, il a composé le programme de *CITY:LAND* et de l'*Alternative Election Show*. Cette saison, il présente en outre *Goldberg Variations* et *Human Landscapes 1 & 2*. *Paradise Now (1968-2018)* était pour la première fois à l'affiche à Bruxelles en mai 2018, a été sélectionné pour le TheaterFestival 2019 et nous revient à présent après une tournée européenne.

fABULEUS est une maison de production de danse et de théâtre unique en son genre. Elle se concentre principalement sur le soutien et l'accompagnement de jeunes artistes talentueux et prometteurs à travers des interactions et des collaborations avec des créateurs plus expérimentés et plus confirmés. fABULEUS offre un cadre qui stimule le développement d'adolescents et de jeunes professionnels en tant que comédiens, danseurs et créateurs. Son rôle pionnier est reconnu sur le plan international. Les spectacles produits par fABULEUS atteignent des publics divers et s'articulent en particulier autour d'enfants et d'adolescents. La base d'opérations de fABULEUS est l'OPEK (entrepôt public pour les arts) à Louvain.

L'organisation est reconnue comme l'une des compagnies de théâtre de la Ville de Louvain. fABULEUS est un partenaire privilégié du centre d'art STUK à Louvain pour le volet Jeune Public de son programme. En 2016, fABULEUS a reçu l'Ultima des Arts du Spectacle vivant, un important prix de la culture décerné par la Communauté flamande.

## PARADISE NOW (1968-2018) UN RENDEZ-VOUS AVEC LE TEMPS

essay par Kristof Van Baarle.

*Mon enfant, dis-moi,  
as-tu le coeur serré comme  
l'est le mien, banc de gravier  
remué année après année  
par les vagues de la mer  
jusque là-haut vers le Nord,  
chaque caillou une âme morte  
et ce ciel si gris,  
si uniformément gris,  
jamais nulle part je ne  
l'ai vu aussi bas.*  
W.G. Sebald<sup>1</sup>

En cette année 2018, nous « célébrons » le jubilé de Mai 68, le point d'orgue, l'apogée d'une contre-culture qui voulait se libérer du joug et de la violence de l'État, de la morale chrétienne et de l'argent. Il n'est pas rare de voir une telle célébration adopter la forme d'une récupération ou d'un événement médiagénique. Pourtant, la véritable question est de savoir ce qui s'est réellement passé au cours des cinquante dernières années et si le potentiel de cette période s'est pleinement déployé. Dans *Paradise Now (1968-2018)*, Michiel Vandeveld revient sur ces questions à travers le spectacle entre-temps légendaire *Paradise Now* de la compagnie étatsunienne The Living Theatre, dont la première a eu lieu à Avignon en 1968.

## Le podium de l'Histoire

L'image de 1968, dont *Paradise Now* peut être qualifié d'emblématique, coïncide avec l'exigence et l'espoir de changement. Selon Geert Beulens, qui vient d'écrire *De jaren zestig* [Les années 60. Une histoire de la culture – non traduit<sup>2</sup>], cet espoir est ce qui distingue fondamentalement cette période de celle d'aujourd'hui. Bon nombre de questions conflictuelles et de positions politiques sont restées les mêmes, mais l'espoir a disparu. Selon le militant et philosophe des médias Franco 'Bifo' Berardi aussi, il faut définir notre époque comme un temps de désespoir<sup>3</sup>. Berardi écrit que nous avons désappris à chercher d'autres possibilités dans le présent et à y être sensibles. On dirait qu'en ces temps désespérés, nous avons perdu notre faculté à penser l'avenir, notre « futurhileté », pour faire référence au titre du livre de Berardi. L'espoir de changement du collectif The Living Theatre s'adressait aux jeunes, qu'ils considéraient comme assez flexibles pour modifier leurs vies. Peuvent-ils encore rêver d'un autre monde aujourd'hui ?

Quand on observe l'histoire des cinquante dernières années, il y a en effet peu de raisons de caresser l'espoir que l'avenir sera meilleur. Guerres, manifestations stériles et dirigeants se succèdent tandis que l'industrie du divertissement occupe le grand public : le caractère décevant de l'Histoire est précisément qu'elle se répète – d'abord comme une tragédie, après comme une farce, comme le savait déjà Marx. Et il arrive que la répétition de la tragédie sous forme de farce soit plus terrifiante que la tragédie initiale<sup>4</sup>. Et les mouvements ou les dirigeants qui nous ont récemment promis un changement – Occupy, Indignados, Syriza, Obama... – ont aussi fini par nous décevoir ou par être ouvertement sapés. Face à une Histoire violente qui ne cesse de se répéter et sur laquelle nous n'avons plus prise sommeille un sentiment que le documentariste Adam Curtis décrit comme : « *Oh dearism: it's like living in the mind of a depressed hippie*<sup>5</sup> » [Oh la la-isme : c'est comme vivre dans l'esprit d'un hippie dépressif].

En ces temps que certains définissent de « post-historiques », il semble que nous ne puissions rien faire d'autre que regarder les bras croisés, en spectateurs frappés de stupeur, les événements qui se succèdent. Posthistorique ne signifie pas que l'Histoire s'arrête d'exister, mais que l'Histoire humaine a cédé la place à une évolution automatisée qui a concentré le pouvoir entre les mains de systèmes complexes et de quelques individus. L'anthropocène nous révèle en outre clairement que nous (certainement en Occident) sommes inévitablement complices de la destruction de

notre propre environnement de vie. Cela ne vaut pas seulement pour la crise écologique, mais aussi pour l'actuel malaise économique et politique. Étonnamment, cela ne correspond pas au sentiment dominant qu'en tant que citoyens, nous ne sommes pas en mesure d'assumer nos responsabilités. Selon Berardi, cela fait que nous vivons dans « l'ère de l'impuissance ». À ne pas confondre avec « l'ère de l'impossibilité ».

Nous pouvons encore toujours nous assigner comme tâche de nous accrocher à l'Histoire, de ne pas lâcher, de ne pas suivre le courant dominant et de ne pas nous laisser consumer par la nostalgie de ce qui n'a jamais existé ou de ne pas chercher à réinventer l'eau chaude. La tâche est alors de vivre radicalement dans le présent, d'être contemporains : chargés mais pas lestés par l'Histoire. « Le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières, mais l'obscurité », écrit le philosophe Giorgio Agamben. « (...) le contemporain est celui qui perçoit l'obscurité de son temps comme une affaire qui le regarde et n'a de cesse de l'interpeller<sup>6</sup>. » Pour vivre dans le présent, pour être avec le temps dans toute son obscurité, il faut emporter l'Histoire avec soi.

Pour Agamben, la mode est un seuil contemporain entre « pas encore » et « déjà plus », de même que les mannequins sont en même temps déjà (plus) et pas (encore) à la mode et présentent les vêtements sans les porter. La mode entretient également un rapport intéressant à l'Histoire : certaines périodes reviennent, sont soudain à nouveau « en vogue » et redeviennent contemporaines. Le contemporain regarde l'Histoire de manière analogue : certains aspects n'ont pas encore donné leur plein potentiel, et doivent par conséquent être ramenés dans le présent. Mai 68 et *Paradise Now*, emblème de cette période, seraient-ils de tels potentiels non réalisés ? Si tel est le cas, comment pourrions-nous les transposer vers le présent ?

Peut-être le jeu est-il une manière valable d'aborder l'Histoire. Parfois, la farce est pire que la tragédie, mais pour Marx, la farce était une étape dans « l'abandon béat » de l'Histoire. Non pas pour mener ensuite une vie anhistorique et apolitique, mais pour ne plus être soumis à une logique chronologique de la croissance, pour ne plus être entraîné dans un flux incontrôlé, mais pour pouvoir étudier l'Histoire et jouer avec elle (comme dans le récit de Kafka sur le cheval Bucéphale, pour qui la loi devient un objet d'étude et non plus un moyen de pouvoir). L'Histoire se répète, d'abord comme une tragédie, après comme une farce, et puis, sur scène, comme un jeu. Dans

## CREDITS

**CHORÉGRAPHIE** Michiel Vandevelde | **AVEC** Zulaa Antheunis, Sarah Bekambo, Jarko Bosmans, Bavo Buys, Wara Chavarria, Judith Engelen, Abigail Gypens, Lore Mertens, Anton Rys, Margot Timmermans, Bo Van Meervenne, Esra Verboven, Aron Wouters | **COSTUME** Lila & John | **ASSISTANCE CHORÉGRAPHIQUE** Zoë Demoustier | **DRAMATURGIE** Kristof Van Baarle | **TECHNIQUE** Bregt Janssens | **CHEF DE PRODUCTION** Kathleen Vogelaers | **PRODUCTION** fABULEUS | **CO-PRODUCTION** STUK

notre culture occidentale saturée d'images circulent des images iconiques qui appartiennent à un cadre de référence quasi inconscient, sans que nous sachions encore vraiment ce qu'elles représentent ou quel est leur contexte historique concret. Une incarnation ludique de l'Histoire permet de porter les formes, les images, les expressions et les émotions sans qu'elles nous paralysent ou sans en être exclu en tant que spectateur.

### L'arche de l'anarchie

Il y a aussi une autre manière de se réapproprier l'Histoire : la révolution, la suspension du cours des choses. On peut considérer la révolution de Mai 68 comme une césure, comme une ligne de rupture de l'Histoire dans laquelle le temps a semblé s'arrêter – il suffit de penser aux nombreuses grèves. En grec ancien, le mot arche signifie commencement, origine, mais aussi commandement, injonction. Si on remonte dans l'Histoire à la recherche d'une perspective pour le présent, on trouve peut-être un commencement qui continue à commencer, un commandement qui continue à faire effet. Quel peut encore être aujourd'hui l'appel de Mai 68 considérant que Tomorrowland a peut-être remplacé Woodstock et que l'épanouissement personnel fait désormais partie du régime de travail post-fordiste dans lequel nous développons notre moi profond pour ensuite mettre ce moi réalisé au service de l'appât du gain et de la concurrence ? La génération de Mai 68 a contesté la société industrielle fordiste et a généré une économie post-fordiste. Quelle résistance pouvons-nous opposer aux structures de pouvoir actuelles, plus subtiles et plus contrôlantes ?

L'année 1968 est aussi celle de l'assassinat de Martin Luther King (précédé de ceux de Medgar Evers et de Malcolm X) et en préambule il y avait eu la guerre du Vietnam, la Révolution culturelle en Chine, les massacres de communistes présumés en Indonésie, l'assassinat de Lumumba, la guerre d'Algérie... Aujourd'hui, la question est plutôt de savoir si après cette ligne de rupture tout a continué comme avant ou si, dans le vide de cette rupture, des courants réactionnaires et néo-libéraux ont eu, et saisi, l'opportunité d'imposer leur ordre du jour.

Ce qui subsiste de 1968 est une image. Dans *Paradise Now (1968-2018)*, on sonde le potentiel d'une pratique spécifique, à savoir le spectacle original du Living Theatre, qui se composait de plusieurs phases, influencées par le bouddhisme, le tantra et la kabbale. Ces phases étaient constituées d'une performance critique de la « culture dominante » contrée ensuite par un « assaut esthétique » pour aboutir à une situation censée rompre le statu quo. L'objectif ne visait rien de moins que la révolution permanente, la constante remise en chantier de l'Histoire et la vie anarchiste.

Le désir d'anarchie est celui d'une an-arche : une société sans commandement, sans système totalitaire de l'argent et de la violence. L'arche de *Paradise Now*,

l'exigence et l'aspiration contenues dans le titre, consiste en la suspension de tous les ordres possibles. Si, en 1968, l'appel à « déplacer vers le présent un objectif résidant dans l'avenir de l'humanité » s'est exprimé par la voix du Living Theatre, aujourd'hui c'est à travers un détour par le passé que cet appel se réitère. Si nous vivons à l'heure actuelle une époque de désespoir, et si l'espoir est absorbé par une dynamique d'optimisme cruel qui s'auto-exploite, alors l'énergie est sans doute ce dont nous avons le plus besoin. De l'énergie contre la dépression, non pas pour être productif, mais pour faire exploser l'Histoire. Pour être ensemble et substituer une potentialité à ce qui se fait passer pour nécessaire. Une force centrifuge pour échapper au cercle vicieux.

Julien Beck et Judith Malina, les fondateurs du collectif The Living Theatre, soulignent l'importance du groupe dans l'endurance de cette révolution (permanente) : pas seulement physique et dans le cadre du spectacle, mais aussi psychique et en dehors du théâtre. Le groupe incarné est fondamental sur le chemin vers l'anarchie<sup>7</sup>. Lorsqu'un corps collectif se met en mouvement, il devient politique et suscite un sentiment de possible. Sachant que l'action collective entraîne peu de retombées politiques de nos jours, cette potentialité n'adopte pas la forme d'une liberté optimiste, hédoniste, joyeuse. Et pourtant, à l'instar de l'incarnation ludique de l'Histoire en un temps post-historique, le mouvement collectif est ce qu'il nous faut continuer à « exercer ». Une sorte de biopolitique « inverse » (celle qui discipline le corps) qui peut à son tour mener à une psychopolitique inverse (celle qui discipline la psyché). Contestation, résistance, action collective et vie en communauté ne sont pas des pratiques qu'on exerce sans plus, mais requièrent de l'exercice. Imiter jusqu'à ce qu'on parvienne à égaler. Faire semblant oblige pour le moins à regarder le présent comme ambivalent – ou autrement dit, cela permet de ne plus considérer la condition actuelle comme sans alternative, mais comme une possibilité parmi d'autres, une construction interne instable. Faire semblant introduit une préfiguration de ce qui peut venir.

### Un horizon sombre

De même que le contemporain qui perçoit l'obscurité de son temps, la potentialité qui croit d'une action collective en temps de désespoir et d'impuissance est une potentialité obscure. Pour Berardi, l'amitié est le pont entre un mouvement physique et un désespoir intellectuel. L'amitié est un modèle pour une communauté, une manière d'être ensemble qui ne s'appuie pas sur une identité spécifique ou une propriété particulière. C'est un être ensemble pour être ensemble, un partage du soi. Cette amitié se caractérise par une intimité. Dans une amitié intime, l'individu existe grâce au collectif et le collectif grâce à l'individu. C'est le sentiment qu'un des participants de *Paradise Now* a défini comme « une perte de personnalité pour mieux la redécouvrir<sup>8</sup>. » L'intimité est aussi bien une réalité physique qu'une activité mentale. Notre corps est à la fois ce que nous avons

de plus personnel et de plus étranger, comme le vivent tant d'adolescents de manière inconfortable lors de la puberté. Un sentiment qui ne disparaît pas mais s'amenuise avec l'âge. Il faut cependant chérir ce malaise, cette ambivalence parce qu'elle est un modèle pour un « nous » qui repose sur une aliénation partagée, une perplexité partagée, une obscurité partagée dont nous provenons et vers laquelle nous retournons. L'intimité est une combinaison de solitude et du sentiment que cette indivisibilité est partagée. Ou comme le définit si joliment Agamben dans *L'usage des corps* : « (...) un "seul à seul" peut se poser comme figure d'une nouvelle et heureuse intimité. "Seul à seul" ne peut vouloir dire qu'une chose : être ensemble au-delà de toute relation. (...) "Seul à seul" est une expression de l'intimité. Nous sommes ensemble et très proches, mais il n'y a pas entre nous de relation qui unisse, nous sommes unis l'un à l'autre sous la forme de notre être seul<sup>9</sup>. »

Nous pouvons prendre avec courage le sentiment d'impuissance, de nonappartenance, de désespoir pour point de départ d'une commémoration radicale du monde. Pour *The Living Theatre*, le théâtre peut être le terrain d'une révolution. Il n'est pas nécessaire, comme en 1968, de le fermer pour qu'il devienne un lieu de réunion et de discussion. Lors d'une représentation, le fait d'être ensemble peut adopter la forme d'une intimité dans l'obscurité dans laquelle nous entrevoyons une potentialité tout aussi sombre. De même que *Paradise Now* se terminait par un appel à la révolution permanente, une collectivité amicale et intime est aussi une chose pour laquelle il nous faudra toujours continuer à oeuvrer. Le soutien mutuel et un moteur collectif sont nécessaires parce que le courage du désespoir requiert un travail acharné et une ouverture à l'inconnu : « ce qui échappe à mon regard, ce que je ne peux pas voir, ce que je ne peux pas imaginer, ce que je ne peux même pas concevoir est le moyen d'échapper<sup>10</sup>. »

Cela reste une quête d'horizons, de possibilités. Peut-être sentons déjà la chaleur d'un soleil qui se lève sans le voir encore. Parfois, nous atteignons ces moments lors desquels nous sommes « véritablement contemporains », lors desquels l'obscurité se révèle comme une lumière et un sentiment d'intimité hautement individuel génère le plus profond, le plus inqualifiable des liens. Ce sont ces bribes, ces flashes qui nous engagent à courir pour « être ponctuels à un rendez-vous qu'on ne peut que manquer<sup>11</sup>. »

## Notes

1. W.G. Sebald, *D'après nature* (trad. Sybille Muller et Patrick Charbonneau), Actes Sud, Arles, 2007.
2. Geert Buelens, *De jaren zestig. Een cultuurgeschiedenis*, Ambo/Anthos, Amsterdam, 2018. (Non traduit).

3. Franco 'Bifo' Berardi, *Futurability. The Age of Impotence and the Horizon of Possibility*, Verso, London en New York, 2017. (Non traduit).

4. Slavoj Žižek, *Après la tragédie, la farce ! Ou comment l'Histoire se répète*, Flammarion, Paris, 2010.

5. Adam Curtis, *Oh Dearism*, <https://www.youtube.com/watch?v=8moePxHpvoK>.

6. Giorgio Agamben, « Qu'est-ce que le contemporain », in *Nudités*, traduction Martin Rueff, Payot et Rivages, Paris, 2009.

7. Erika Billeter, *The Living Theatre: Paradise Now; Ein Bericht in Wort und Bild*, Rütten & Leoning, Bern/Munich/Vienne, 1968.

8. Ibid.

9. Giorgio Agamben, *L'usage des corps* (traduction par Joël Gayraud), Éditions du Seuil, Paris, 2015.

10. Berardi, *op. cit.*

11. Agamben, « Qu'est-ce que le contemporain », *op. cit.*

## ENCORE DES JEUNES SUR SCÈNE AU KAAITHEATER

### Radouan Mriziga & fABULEUS 8.2

Radouan Mriziga s'inspire d'un ancien amour : la musique rap. Avec sept jeunes danseurs, il se plonge dans tout ce qui rend le rap unique : le rythme, le flow, les postulats et les gestes, l'histoire des grands maîtres jusqu'à Kendrick Lamar. 8.2 tente de saisir la quintessence d'un style musical qui transcende les modes et les générations et ne cesse de se réinventer.

sa 26/10 20:30

## VENEZ DANSER !

### How to Hiphop-workshop

par Tomas Ntamashimikiro

sa 26/10 16:00 (gratuit)

### Gentle Swag Party

avec Zulu Nation & Saintklet

sa 26/10 21:30 > ... (gratuit)

Kaaitheater is supported by

